

—A lui-même, monsieur... et vous êtes mon confrère, le docteur Vernier ?...

—Oui monsieur...

—Quel motif me procure l'honneur de votre visite ?...

—Je vous suis adressé par l'un des plus glorieux maîtres de la carrière que nous suivons tous deux... le docteur V... dont j'ai été l'élève...

Rittner s'inclina.

Georges poursuivit :

—Mon ancien professeur m'a mis sous les yeux chez lui, tout à l'heure, un prospectus que vous lui avez envoyé il y a quelques jours, et dans lequel vous exprimez l'intention de céder votre établissement...

Frantz contint un mouvement de joie.

Un acheteur se présentait enfin et, à en juger par l'apparence de Georges et par le patronage du docteur V..., cet acheteur était sérieux.

—En effet, monsieur, répondit-il. Des affaires de famille réclament ma présence en Alsace... Je me vois forcé de quitter Paris, peut-être pour longtemps, et ne pouvant plus exercer une surveillance utile sur un établissement que j'ai créé au prix de grands sacrifices, que j'ai conduit au plus haut point de prospérité, et qui constitue la meilleure partie de ma fortune, je me vois, quoiqu'à regret, obligé de chercher un successeur.

—Eh bien, monsieur, répliqua Georges, vous trouverez peut-être en moi ce successeur, si la maison me convient après examen et si vos prétentions ne sont pas trop élevées... Je vous prie donc de m'autoriser à visiter l'établissement, sinon dans ses moindres détails, du moins de façon que je puisse me faire une idée exacte de son ensemble et de ses ressources.

—Mais comment donc ! s'écria Rittner, c'est simple et naturel ! Il est élémentaire que vous ne pouvez acheter une chose sans la bien connaître... J'aurai le plaisir de vous servir moi-même de cicerone, et je répondrai avec empressement à toutes les questions que vous jugerez à propos de m'adresser...

—Croyez, monsieur, que j'en serai reconnaissant...

Rittner fit deux pas vers la porte du salon.

Georges s'appretait à le suivre.

Le médecin des folles s'arrêta :

—Un mot encore cependant... dit-il en se retournant. Je dois avant tout signaler à votre attention une ligne du prospectus qui vous conduit ici... Les circonstances particulières dans lesquelles je me trouve m'obligent à traiter *expressément au comptant*... Il me serait impossible d'accorder terme et délai pour les paiements, même si l'on me faisait offre d'une caution bonne et valable...

—Soyez tranquille, monsieur, répondit Georges Vernier, si j'achète, vous serez payé en un chèque à vue sur un grand banquier de Paris...

## XVI

UN CONTRA DE VENTE QUE FABRICE N'AVAIT PAS PRÉVU.

Rittner ne pouvait souhaiter une réponse plus complètement satisfaisante que celle de Georges.

En conséquence, il joua sans retard son rôle de cicerone et promena le jeune médecin dans le bâtiment des folles, lui faisant visiter plusieurs des cellules du rez-de-chaussée, plusieurs des chambres du premier étage, les bains, la pharmacie, la buanderie, l'amphithéâtre, la lingerie, les cours, etc., etc...

Georges ne pouvait s'empêcher d'admirer l'ordre absolu qu'il voyait régner partout, l'organisation dont les moindres rouages fonctionnaient comme ceux d'une machine de précision, la beauté du site, l'ampleur de l'espace occupé par l'établissement et par ses dépendances.

Le parc lui semblait merveilleux.

Un seul détail provoqua son blâme.

Convaincu que lagiène des choses extérieures est un des principaux éléments d'hygiène dans le traitement des maladies mentales, il ne pouvait admettre pour les pensionnaires du docteur les cours froides et nues, sans arbres et sans pelouses, et il le dit d'une façon très nette.

—Pour ceci, répliqua Frantz Rittner, mon opinion est diamétralement opposée à la vôtre... J'avisago l'isolement comme un moyen curatif indispensable.

—Soit ! reprit Georges, je l'admettrai volontiers s'il s'agit d'isoler le malade des choses habituelles et familières ; du milieu dans lequel il a vécu, et qui par cela même peut rappeler à chaque instant la cause déterminante de l'ébranlement du cerveau ; mais je proteste contre l'isolement tel que vous le pratiquez ici et qui, selon moi, doit assombrir et effrayer vos pensionnaires...

—La réussite me prouve chaque jour que mon système est bon et qu'il peut défier toute critique... dit Rittner avec un peu de raideur. A chacun sa méthode... La supériorité se démontre non pas par des phrases, mais par des résultats...

—Vous avez raison, monsieur... fit le jeune homme en souriant. D'ailleurs, je ne suis point venu pour discuter, ni même pour parler médecine... Continuons, je vous prie, notre visite...

—A vos ordres, monsieur...

Frantz Rittner conduisit Georges au pavillon qu'il habitait et l'introduisit dans son appartement particulier dont nous savons que l'installation confortable ne laissait rien à désirer.

Georges s'approcha d'une fenêtre et, désignant le pavillon où se trouvait Edmée, demanda :

—Quel est la destination de ce chalet ?

—Il renferme au rez-de-chaussée le salon d'attente dans lequel je vous ai reçu tout à l'heure, et trois autres pièces. Au premier étage deux appartements complets, destinés à des pensionnaires riches et absolument *calmes*.

—Sont-ils occupés tous les deux en ce moment ?

—Non... l'un est inoccupé... Désirez-vous le voir ?

—C'est inutile aujourd'hui... Maintenant, causons chiffres... Pour combien faites-vous d'affaires ici par année ?

—Ma maison compte dix ans d'expérience, répondit le médecin des folles, les bénéfices, restreints d'abord, ont pris tous les ans de l'extension... Aujourd'hui, l'établissement atteint un très haut point de prospérité... J'ai réalisé l'année dernière cent soixante mille francs, et l'affluence des malades augmentant toujours, le chiffre de l'année courante sera supérieur encore...

—Vous parlez des recettes brutes ?

—Bien entendu...

—Et quels sont vos frais annuels ?

—De quatre-vingt-dix à cent mille francs.

—Vous auriez donc encaissé, l'année dernière, plus de soixante mille francs de bénéfices nets ?

—Soixante-cinq mille environ...

—Vos livres nous donneront exactement ces chiffres, je pense ?

—Oui... et vous savez que je ne parle pas du *casuel*...

Georges en entendant ce mot, regarda fixement Rittner.

Le médecin des folles comprit qu'il venait de faire une maladresse et que si son visiteur voulait, lui aussi, se procurer les bénéfices du *casuel*, il ne voulait pas, du moins, le laisser deviner...

Rittner se trompait.

Georges n'avait pas compris l'effroyable pensée du docteur et s'étonnait seulement du mot.

—Qu'appellez-vous le *casuel* ? demanda-t-il.

—Mais, répondit Frantz après une seconde d'hésitation, je désigne ainsi les visites que je suis appelé à faire au dehors, les consultations auxquelles je prends part, et que je ne compte point dans les recettes de ma maison...

—Très bien... je comprends.

Le docteur respira. Il venait de se tirer d'un mauvais pas avec son habileté ordinaire. L'explication improvisée était plausible.

—Et, reprit Georges, que vous rapportent ces consultations et ces visites ?

—De six à huit mille francs.

—Combien désirez-vous vendre l'établissement ?...

—Le plus que je pourrai.